# Moebius mæbius

Écritures / Littérature

## « À quelques mètres à peine... »

#### Gérard de Cortanze

Number 49, Fall 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14899ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print) 1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

de Cortanze, G. (1991). « À quelques mètres à peine... ». Moebius, (49), 67–68.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/



#### This article is disseminated and preserved by Érudit.

### GÉRARD DE CORTANZE

À quelques mètres à peine des bois de pierres grises, des carrés de lait blanc, du vent, de toute la distance de la désillusion.

Jupe de bain moussant cendrée. Degrés de feu où le magazine rejoint l'enfance, le regret.

Mensonge de la marche. Mensonge des lettres dérobées au silence commun.

À la main qui ne cherche plus le ventre mais le petit malheur de la dent de loup. Enveloppe en douce, en cordée, pour n'absorber que l'entaille, l'étoffe contre le tronc.

En compagnie du tigre, du poirier de la machette qui compte de nouveaux jours. Avec fracas. Avec infalsifiable affable, sous l'eau pendant qu'il incline sa tête dans la torpeur des éditions originales, qu'il bâillonne en sa sueur, qu'il répète la marche d'herbes d'un ton dolent en ses oreilles qui se bouchent.

Objets de ténèbres et d'idées figées. glaces ouvertes bleues où coule le Rhône naissant.

Il a dans sa main d'étang de pierre un sentiment de misère dentale, de voix sévères. La terreur d'instruire le procès de l'étincelle, d'écarter ses dents avec sa langue.

Inutile de satisfaire les grandes consonnes abominables. Au pied d'une aube de promesses résignées et de bourdonnements, il touche au royaume sans ailes du désir. Plus d'images bleues, de vêtements. Le grand oiseau maternel est une charogne, un abécédaire à couvertures jaunes et à volume affreux, tangible. Sommeil vilipendé.

Il n'est plus que le mur sensible qui volète au hasard; qui désobéit à son propre sexe. Il devient un animal parlant, un présage. Il devient pervers, s'achemine vers les pas de la mouche. Il redoute la laveuse. Il figure un frontispice à langue de bourdon, à araignée providentielle.

S'engourdissent, s'enchevêtrent ses lignes.

Humains à têtes de fatras confus et de mots, ânonnant, épelant, qu'attendez-vous des ténèbres à bonne serrure, des monceaux de papiers, des rosaires? Sur le sol blanc et lisse, le potager s'avance vers une façon archaïque de pénitence, vers des cierges déguisés en veau.

Gonflée comme un ballon, sa cheville cache son ophtalmie, son horreur chétive. Mains posées sur les yeux, il taille des rosiers dans la petite chapelle de sa tête et simule le halètement de la bouilloire.